

Du père à la lettre

Du père à la lettre

Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Voir les titres déjà parus en fin de volume

Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Voir les titres déjà parus en fin de volume

Hector Yankelevich

Du père à la lettre

Dans la clinique, la littérature,
la métapsychologie

POINT HORS LIGNE

érès
éditions

Extrait de la publication

Hector Yankelevich

Du père à la lettre

Dans la clinique, la littérature,
la métapsychologie

POINT HORS LIGNE

The logo for Érès éditions features a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through its middle, followed by the lowercase letters 'rès' in a bold, sans-serif font. The word 'éditions' is written in a smaller, vertical font to the left of the 'rès'.

Extrait de la publication

Il me faut ici remercier Dominique Plattier-Zeitoun, qui a fait la première saisie de ce livre, et particulièrement Emmanuelle Bouey-Petit, qui a corrigé dans le texte des aspérités propres à quelqu'un qui n'écrit pas le français depuis son enfance.

Aussi bien, je remercie Claude-Noëlle Pickman et Gérard Pommier qui m'ont suggéré de le présenter aux Éditions érès et Jean-Claude Aguerre qui l'a accueilli sans hésiter dans la collection qu'il dirige.

Aussi, un livre a des destinataires, inconscients par leur efficace, qui vous font (leur) écrire comme une tâche nécessaire, voire impérieuse, mais dans le même temps plaisante. Autant ceux qui sont vos interlocuteurs pendant une période de votre vie, que ceux à qui vous empruntez, au fil de lectures et de conversations, sans trop le savoir, une idée, peut-être sienne, ou peut-être pas, qui venait de plus loin encore, que vous ou lui le sachiez ou non.

Ainsi, un écrit de psychanalyse ce sont des lettres d'amour, avec lesquelles on paye le fruit de cette passion – assagie – sans laquelle vous eût été impossible – car seulement thanatique – l'extraction des lettres qui s'avèreront être celles de votre parcours analytique.

Si Lacan avait raison, et que le capitalisme est le discours qui forclot les choses de l'amour empêchant toute vraie production – la rendant finalement à somme nulle –, essayer de rendre l'analyse possible est un acte qui vaut encore la peine.

Parmi un certain nombre de ces destinataires, qu'il serait impossible de tous nommer, trois noms se détachent, à des titres très divers : Silvia Amigo, avec qui nous avons discuté et échangé longuement quant à ce qui était pour nous le soubassement de notre pratique, de notre désir d'analyste aux hypothèses les plus abstraites concernant l'Inconscient ; Moustapha Safouan, dont les livres ont balisé depuis le début des années 1970 notre lecture de Lacan ; Wladimir Granoff, qui ne nous souffla aucune idée ni n'intervint jamais à propos de nôtres, mais sans lequel nous n'aurions pas même eu l'idée d'écrire une bonne partie des travaux qui forment ce livre.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

La naissance de la Vierge

de Vittorio Carpaccio

Peint à Venise, au Couvent des Albanais, entre 1500 et 1510.

Les versets en hébreu sur l'écrêteau du mur appartiennent à Is. 6 et Ps. 118 :

« Saint, saint, saint,
très béni celui qui arrive au Nom du Seigneur. »

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3530-1

Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Il me faut ici remercier Dominique Plattier-Zeitoun, qui a fait la première saisie de ce livre, et particulièrement Emmanuelle Bouey-Petit, qui a corrigé dans le texte des aspérités propres à quelqu'un qui n'écrit pas le français depuis son enfance.

Aussi bien, je remercie Claude-Noëlle Pickman et Gérard Pommier qui m'ont suggéré de le présenter aux Éditions érès et Jean-Claude Aguerre qui l'a accueilli sans hésiter dans la collection qu'il dirige.

Aussi, un livre a des destinataires, inconscients par leur efficace, qui vous font (leur) écrire comme une tâche nécessaire, voire impérieuse, mais dans le même temps plaisante. Autant ceux qui sont vos interlocuteurs pendant une période de votre vie, que ceux à qui vous empruntez, au fil de lectures et de conversations, sans trop le savoir, une idée, peut-être sienne, ou peut-être pas, qui venait de plus loin encore, que vous ou lui le sachiez ou non.

Ainsi, un écrit de psychanalyse ce sont des lettres d'amour, avec lesquelles on paye le fruit de cette passion – assagie – sans laquelle vous eût été impossible – car seulement thanatique – l'extraction des lettres qui s'avèreront être celles de votre parcours analytique.

Si Lacan avait raison, et que le capitalisme est le discours qui forclot les choses de l'amour empêchant toute vraie production – la rendant finalement à somme nulle –, essayer de rendre l'analyse possible est un acte qui vaut encore la peine.

Parmi un certain nombre de ces destinataires, qu'il serait impossible de tous nommer, trois noms se détachent, à des titres très divers : Silvia Amigo, avec qui nous avons discuté et échangé longuement quant à ce qui était pour nous le soubassement de notre pratique, de notre désir d'analyste aux hypothèses les plus abstraites concernant l'Inconscient ; Moustapha Safouan, dont les livres ont balisé depuis le début des années 1970 notre lecture de Lacan ; Wladimir Granoff, qui ne nous souffla aucune idée ni n'intervint jamais à propos de nôtres, mais sans lequel nous n'aurions pas même eu l'idée d'écrire une bonne partie des travaux qui forment ce livre.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

La naissance de la Vierge

de Vittorio Carpaccio

Peint à Venise, au Couvent des Albanais, entre 1500 et 1510.

Les versets en hébreu sur l'écrêteau du mur appartiennent à Is. 6 et Ps. 118 :

« Saint, saint, saint,
très béni celui qui arrive au Nom du Seigneur. »

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3530-1

Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Table des matières

Avant-propos.....	9
-------------------	---

CLINIQUES

Parler ou ne pas parler. Diana et Jessica.....	15
Le rire de Jérôme.....	41
Fabian ou l'enfant à l'ordinateur.....	53
Ce que les autistes nous apprennent de la parole. La forclusion du sens.....	83
<i>Bubble-Dee</i> . Mots de mort. Lettres de vie.....	114

LETTRE ET LITTÉRATURE

Mesure pour mesure ou Shakespeare et le dépassement de la tragédie.....	139
Borges, le lecteur.....	151

ESSAIS DE MÉTAPSYCHOLOGIE

Le cadre de l'analyse et le corps de l'analyste.....	203
De fils en père ou les paradoxes freudiens de l'Œdipe et de la castration.....	213
La fonction maternelle.....	226
Qu'est-ce qu'un concept en psychanalyse ?.....	232
La <i>Todestrieb</i> , l'autre jouissance, la fonction phallique.....	262

Table des matières

Avant-propos.....	9
-------------------	---

CLINIQUES

Parler ou ne pas parler. Diana et Jessica.....	15
Le rire de Jérôme.....	41
Fabian ou l'enfant à l'ordinateur.....	53
Ce que les autistes nous apprennent de la parole. La forclusion du sens.....	83
<i>Bubble-Dee</i> . Mots de mort. Lettres de vie.....	114

LETTRE ET LITTÉRATURE

Mesure pour mesure ou Shakespeare et le dépassement de la tragédie.....	139
Borges, le lecteur.....	151

ESSAIS DE MÉTAPSYCHOLOGIE

Le cadre de l'analyse et le corps de l'analyste.....	203
De fils en père ou les paradoxes freudiens de l'Œdipe et de la castration.....	213
La fonction maternelle.....	226
Qu'est-ce qu'un concept en psychanalyse ?.....	232
La <i>Todestrieb</i> , l'autre jouissance, la fonction phallique.....	262

Tous les Israélites n'entendirent dans cette scène qu'un seul son, en une fois ; et c'est le son par lequel Moïse et tout Israël entendirent « Je suis » et « Tu n'auras point » [...].

Maïmonide, *Le guide des égarés*, II, 33

Tout ce qui leur fut révélé, ce qu'Israël entendit, n'était autre que cet Aleph avec lequel commence le premier commandement dans le texte hébraïque de la Bible, l'Aleph du mot « Anochi » – « Je ».

Attribué à Rabbi Mendel de Rymanow,
dans G. Scholem, *La Kabbale*

La consonne Aleph ne représente en hébreu que le premier mouvement du larynx dans la prononciation, qui précède une voyelle au commencement d'un mot. Cet Aleph représente donc [...] l'élément d'où provient chaque son articulé [...] Pour] Rabbi Mendel de Rymanow, dans tous les passages de la Révélation où il est dit que les Israélites entendirent des mots, il faut traduire qu'ils entendirent le son inarticulé de la voix.

G. Scholem, *La Kabbale et sa symbolique*

Tous les Israélites n'entendirent dans cette scène qu'un seul son, en une fois ; et c'est le son par lequel Moïse et tout Israël entendirent « Je suis » et « Tu n'auras point » [...].

Maïmonide, *Le guide des égarés*, II, 33

Tout ce qui leur fut révélé, ce qu'Israël entendit, n'était autre que cet Aleph avec lequel commence le premier commandement dans le texte hébraïque de la Bible, l'Aleph du mot « Anochi » – « Je ».

Attribué à Rabbi Mendel de Rymanow,
dans G. Scholem, *La Kabbale*

La consonne Aleph ne représente en hébreu que le premier mouvement du larynx dans la prononciation, qui précède une voyelle au commencement d'un mot. Cet Aleph représente donc [...] l'élément d'où provient chaque son articulé [...] Pour] Rabbi Mendel de Rymanow, dans tous les passages de la Révélation où il est dit que les Israélites entendirent des mots, il faut traduire qu'ils entendirent le son inarticulé de la voix.

G. Scholem, *La Kabbale et sa symbolique*

Avant-propos

Un livre de psychanalyse est la tentative impossible de faire se rejoindre les questions laissées par nos patients, auxquelles nous ne pouvions, ne devions, ou ne savions – à ce moment-là – pas répondre, et le sillon laissé en nous par notre propre lecture des textes fondateurs.

Celui-ci, qui réunit des travaux écrits une dizaine d'années durant, trouve son point d'ombilication dans la première partie, où sont réunis les essais cliniques d'un travail mené pendant vingt ans avec des enfants autistes. Être là, au moment même de leur accès à la position debout, à la motricité, à la représentation et, dans bien des cas à la parole, fut le déclencheur d'une recherche qui ne cesse pas de se poursuivre, nous donnant, grâce à l'étonnement en nous produit, l'idée de rendre compte, tout d'abord de façon descriptive, et bien après théoriquement, de ce qu'ils montraient en acte, séance après séance.

Être témoin de ce qui fut déclenché du seul fait de les recevoir, eux et leurs familles, nous obligea, dans tous les sens du terme, à essayer d'en rendre compte par l'écriture, en l'élaborant de façon chaque fois différente, là où des concepts, de maniement difficile chez Freud et Lacan – l'identification primordiale au Père mort, le Nœud borroméen –, trouvaient en effet leur place pour tenter d'expliquer leur devenir humain. Car l'autisme, c'est le pur homme biologique, qui vit dans un monde langagier, mais sans que le langage y ait fait son

Avant-propos

Un livre de psychanalyse est la tentative impossible de faire se rejoindre les questions laissées par nos patients, auxquelles nous ne pouvions, ne devions, ou ne savions – à ce moment-là – pas répondre, et le sillon laissé en nous par notre propre lecture des textes fondateurs.

Celui-ci, qui réunit des travaux écrits une dizaine d'années durant, trouve son point d'ombilication dans la première partie, où sont réunis les essais cliniques d'un travail mené pendant vingt ans avec des enfants autistes. Être là, au moment même de leur accès à la position debout, à la motricité, à la représentation et, dans bien des cas à la parole, fut le déclencheur d'une recherche qui ne cesse pas de se poursuivre, nous donnant, grâce à l'étonnement en nous produit, l'idée de rendre compte, tout d'abord de façon descriptive, et bien après théoriquement, de ce qu'ils montraient en acte, séance après séance.

Être témoin de ce qui fut déclenché du seul fait de les recevoir, eux et leurs familles, nous obligea, dans tous les sens du terme, à essayer d'en rendre compte par l'écriture, en l'élaborant de façon chaque fois différente, là où des concepts, de maniement difficile chez Freud et Lacan – l'identification primordiale au Père mort, le Nœud borroméen –, trouvaient en effet leur place pour tenter d'expliquer leur devenir humain. Car l'autisme, c'est le pur homme biologique, qui vit dans un monde langagier, mais sans que le langage y ait fait son

entame, tous ses « symptômes » étant redevables de la non-rencontre entre corps et langage. Si cette *δυστυχία* (mauvaise rencontre) est bien la plus radicale que nous ayons à trouver dans le champ de la psychanalyse, en quoi consiste-t-elle, sinon en l'étude des modalités logiques de cette rencontre.

Les cas d'autisme primaire que nous étudions et qui nous ont obligé à repenser l'agencement de l'ensemble des concepts analytiques dont nous disposons, n'étant pas redevables de la psychose, il s'agissait de construire la spécificité des positions parentales qui conduisent, sans que rien ne le fit prévoir, à ce qu'un enfant, et dans le cas d'une fratrie, un seul en général, se trouve dans cette position.

Ainsi, nous est-il apparu nécessaire de réintroduire avec force l'importance décisive du désir du père dans la constitution non seulement de la féminité mais aussi de ce qui préside chez la femme aux modalités par lesquelles elle devient mère. C'est dans ce travail, autant avec des mères d'enfants autistes, qu'avec des patientes en analyse qui se trouvaient en avoir un, ou être mères d'adolescents psychotiques, ou tout simplement ne surtout pas vouloir d'enfant, ou, en en ayant un dans leur corps, ne pas pouvoir l'avoir, que nous avons été amenés à postuler l'existence d'une « fonction maternelle », résidant dans un pari inconscient, fonction pouvant, parfois, faire défaut.

Là, ce n'est pas le seul « désir d'enfant » ou son absence dans le présent qui sont à envisager comme réponse à la question de ce défaut, car l'analyse nous amena à nous interroger autant sur l'existence ou non de ce « désir d'enfant » chez la petite fille que fut la mère – ou la femme – que sur l'existence ou non de sa condition : quelqu'un qui fût à la fois origine et destinataire de ce désir. Car, à cet âge, sans cet Autre – le père surtout, mais pas seulement –, qui seul existe par la façon qu'il a eue, ou non, d'aimer sa fille, il n'est pas de désir *d'enfant*, car il n'y en a pas eu *pour* l'enfant.

Or, ce défaut de la « fonction maternelle », en ce qui concerne le seul autisme, se laisse entendre dans la façon de parler aux bébés, ou de ne pas le faire, ce qui nous amena à mettre en relief l'existence, ou non, d'une « langue maternelle » faite de traits supplémentaires à ceux qui sont distinctifs dans la formation des phonèmes de chaque langue. Le dernier Jakobson, celui de « La charpente phonique du langage », fut à cet égard l'instrument le plus précieux. Notre dette envers la richesse inouïe de ce qu'il y propose est immense.

entame, tous ses « symptômes » étant redevables de la non-rencontre entre corps et langage. Si cette *δυστυχία* (mauvaise rencontre) est bien la plus radicale que nous ayons à trouver dans le champ de la psychanalyse, en quoi consiste-t-elle, sinon en l'étude des modalités logiques de cette rencontre.

Les cas d'autisme primaire que nous étudions et qui nous ont obligé à repenser l'agencement de l'ensemble des concepts analytiques dont nous disposons, n'étant pas redevables de la psychose, il s'agissait de construire la spécificité des positions parentales qui conduisent, sans que rien ne le fit prévoir, à ce qu'un enfant, et dans le cas d'une fratrie, un seul en général, se trouve dans cette position.

Ainsi, nous est-il apparu nécessaire de réintroduire avec force l'importance décisive du désir du père dans la constitution non seulement de la féminité mais aussi de ce qui préside chez la femme aux modalités par lesquelles elle devient mère. C'est dans ce travail, autant avec des mères d'enfants autistes, qu'avec des patientes en analyse qui se trouvaient en avoir un, ou être mères d'adolescents psychotiques, ou tout simplement ne surtout pas vouloir d'enfant, ou, en en ayant un dans leur corps, ne pas pouvoir l'avoir, que nous avons été amenés à postuler l'existence d'une « fonction maternelle », résidant dans un pari inconscient, fonction pouvant, parfois, faire défaut.

Là, ce n'est pas le seul « désir d'enfant » ou son absence dans le présent qui sont à envisager comme réponse à la question de ce défaut, car l'analyse nous amena à nous interroger autant sur l'existence ou non de ce « désir d'enfant » chez la petite fille que fut la mère – ou la femme – que sur l'existence ou non de sa condition : quelqu'un qui fût à la fois origine et destinataire de ce désir. Car, à cet âge, sans cet Autre – le père surtout, mais pas seulement –, qui seul existe par la façon qu'il a eue, ou non, d'aimer sa fille, il n'est pas de désir *d'enfant*, car il n'y en a pas eu *pour* l'enfant.

Or, ce défaut de la « fonction maternelle », en ce qui concerne le seul autisme, se laisse entendre dans la façon de parler aux bébés, ou de ne pas le faire, ce qui nous amena à mettre en relief l'existence, ou non, d'une « langue maternelle » faite de traits supplémentaires à ceux qui sont distinctifs dans la formation des phonèmes de chaque langue. Le dernier Jakobson, celui de « La charpente phonique du langage », fut à cet égard l'instrument le plus précieux. Notre dette envers la richesse inouïe de ce qu'il y propose est immense.

Par ailleurs, nous avons cru découvrir des écarts singuliers autant que typiques entre le signifiant phallique, qui est un Nom-du-Père, et le Nom-du-Père qui le nomme. L'une des propositions de ce livre sera de distinguer le caractère trin ou triadique du Φ , en tant que

- signifiant ou Jouissance-hors-corps ;
- fonction logique qui assure la mise en place de la parole et de l'appareillage pulsionnel ;
- signification qui règle le rapport de l'Autre au sujet, et du sujet au langage.

Il est clair qu'il n'est pas obligatoire que les trois aspects se trouvent à leur place, car nous en trouvons des recouvrements dans toutes les structures. Mais il est hautement probable que les incompatibilités entre la psychanalyse et certaines de ses critiques philosophiques, neuroscientifiques, psycholinguistiques ou autres portent sur le scandale de cette hétérologie du Phallus.

Finalement, quel serait l'axiome premier d'un psychanalyste, surtout s'il travaille avec des enfants ? Que l'amour de la mère, qui invente sa position d'Autre, crée dans le corps du bébé, de le bien-dire, une jouissance qui est celle introduite par le langage. C'est ainsi que nous proposons pour elle une fonction, et l'appelons « pascalienne ».

« Du Père à la lettre », le titre se justifie de ce que dans chaque analyse – et c'est bien le fil rouge de tout notre travail –, il s'agit avec chaque patient, et quoique de façon diverse, autant de le dégager de l'identification qui est à la base d'un symptôme, que de construire un lieu identificatoire, là où il manque, avec des lettres – qu'il porte ou qu'il emprunte – en souffrance de phonétisation. Il s'agit, dans les deux cas, d'analyse, mais les directions ne sont pas les mêmes. Encore que si toutes deux méritent ce nom, leur raison se trouve dans ceci que l'une et l'autre essayent de construire ce que chacun a été comme objet pour l'Autre, et dont cet Autre manque de signifiant pour le dire. Ce serait là, dans cet au-delà de la castration, que réside le pas supplémentaire que Lacan permit de faire faire à l'analyse. Cette option relève d'un travail qui, allant par-delà la nomination du phallus, donne la possibilité à l'analysant de créer un signifiant nouveau.

Ainsi, l'essai sur Borges tente-t-il de retrouver, à partir de l'écriture de ses nouvelles et de ses essais, singuliers dans le siècle, les coordonnées qui firent de la lettre par lui agencée, et de son style, le tenant-lieu et le support du Nom du Père, et par conséquent du sujet. Que l'écriture puisse, en menant à une certaine place, en suppléer une carence

Par ailleurs, nous avons cru découvrir des écarts singuliers autant que typiques entre le signifiant phallique, qui est un Nom-du-Père, et le Nom-du-Père qui le nomme. L'une des propositions de ce livre sera de distinguer le caractère trin ou triadique du Φ , en tant que

- signifiant ou Jouissance-hors-corps ;
- fonction logique qui assure la mise en place de la parole et de l'appareillage pulsionnel ;
- signification qui règle le rapport de l'Autre au sujet, et du sujet au langage.

Il est clair qu'il n'est pas obligatoire que les trois aspects se trouvent à leur place, car nous en trouvons des recouvrements dans toutes les structures. Mais il est hautement probable que les incompatibilités entre la psychanalyse et certaines de ses critiques philosophiques, neuroscientifiques, psycholinguistiques ou autres portent sur le scandale de cette hétérologie du Phallus.

Finalement, quel serait l'axiome premier d'un psychanalyste, surtout s'il travaille avec des enfants ? Que l'amour de la mère, qui invente sa position d'Autre, crée dans le corps du bébé, de le bien-dire, une jouissance qui est celle introduite par le langage. C'est ainsi que nous proposons pour elle une fonction, et l'appelons « pascalienne ».

« Du Père à la lettre », le titre se justifie de ce que dans chaque analyse – et c'est bien le fil rouge de tout notre travail –, il s'agit avec chaque patient, et quoique de façon diverse, autant de le dégager de l'identification qui est à la base d'un symptôme, que de construire un lieu identificatoire, là où il manque, avec des lettres – qu'il porte ou qu'il emprunte – en souffrance de phonétisation. Il s'agit, dans les deux cas, d'analyse, mais les directions ne sont pas les mêmes. Encore que si toutes deux méritent ce nom, leur raison se trouve dans ceci que l'une et l'autre essayent de construire ce que chacun a été comme objet pour l'Autre, et dont cet Autre manque de signifiant pour le dire. Ce serait là, dans cet au-delà de la castration, que réside le pas supplémentaire que Lacan permit de faire faire à l'analyse. Cette option relève d'un travail qui, allant par-delà la nomination du phallus, donne la possibilité à l'analysant de créer un signifiant nouveau.

Ainsi, l'essai sur Borges tente-t-il de retrouver, à partir de l'écriture de ses nouvelles et de ses essais, singuliers dans le siècle, les coordonnées qui firent de la lettre par lui agencée, et de son style, le tenant-lieu et le support du Nom du Père, et par conséquent du sujet. Que l'écriture puisse, en menant à une certaine place, en suppléer une carence

de fait, éclaire une voie à ouvrir, différemment dans chaque analyse où seule la lettre suit la trajectoire de l'objet.

Il est aussi vrai que, lorsque l'écriture ne se doit pas de réussir, comme chez Borges, une telle tâche, elle reste néanmoins soumise à une exigence impérieuse : dessiner avec des lettres, des touches de pinceau, ou toute autre graphie, spatiale ou sonore, le bord de l'objet que le phallus n'a pas complètement réussi à écrire, que le refoulement originnaire n'a pas clôturé, en laissant seulement l'ombilic. Dans ces cas, alors, c'est avec un instrument et non pas seulement avec les formations de l'Inconscient que l'on évide infiniment l'Autre de sa Jouissance, que l'on tente de s'assurer de la persistance, envers et contre tout, même dans la fragilité la plus extrême, d'une adresse pour l'existence du « Tu ».

Les chapitres de la dernière partie tentent d'articuler métapsychologiquement d'autres problèmes cliniques dont nous n'avons pas pu, ou voulu, esquisser de vignettes portant un nom propre. Ils traitent de la position de l'analyste dans la cure, de ce qui est conceptualisable en psychanalyse par le truchement des écritures logiques du phallus, qui, rendant pensables les paradoxes de l'objet, tracent des voies comportant des différences spécifiques avec les sciences et la philosophie. Ces chapitres traitent aussi du maniement théorique et clinique de la pulsion de mort. Car, tout en étant, si l'on peut dire, universelle, elle ne se présente pas pareillement chez tous les sujets ; il s'agit donc de savoir pourquoi.

Écrire en tant qu'analyste étant une tâche aussi énigmatique que le déroulement d'une analyse – on sait comment on commence, on ignore tout de la suite –, le lecteur ne trouvera pas tant ici des développements sur ce qui reste ardu dans le texte des fondateurs de la psychanalyse, que la description des sentiers parcourus avec nos patients et à travers nos lectures, chemins de forêt, voire de crête, pour l'abord desquels nous disposons, bien entendu, d'instruments de localisation dans l'espace mais qui, quoique assez sophistiqués, ne vous épargnent pas d'avoir à les tracer.

Last but not least, si nous pouvions dégager un principe, et un seul – ce qui relève déjà de la gageure –, de ce qui guide l'analyste dans la direction de la cure comme dans l'exposition publique qu'il fait de son travail, ce serait que la structure n'existe pas par elle-même, ou en elle-même, mais dans l'invariance à reconstruire dans l'analyse de chaque sujet.

de fait, éclaire une voie à ouvrir, différemment dans chaque analyse où seule la lettre suit la trajectoire de l'objet.

Il est aussi vrai que, lorsque l'écriture ne se doit pas de réussir, comme chez Borges, une telle tâche, elle reste néanmoins soumise à une exigence impérieuse : dessiner avec des lettres, des touches de pinceau, ou toute autre graphie, spatiale ou sonore, le bord de l'objet que le phallus n'a pas complètement réussi à écrire, que le refoulement originnaire n'a pas clôturé, en laissant seulement l'ombilic. Dans ces cas, alors, c'est avec un instrument et non pas seulement avec les formations de l'Inconscient que l'on évide infiniment l'Autre de sa Jouissance, que l'on tente de s'assurer de la persistance, envers et contre tout, même dans la fragilité la plus extrême, d'une adresse pour l'existence du « Tu ».

Les chapitres de la dernière partie tentent d'articuler métapsychologiquement d'autres problèmes cliniques dont nous n'avons pas pu, ou voulu, esquisser de vignettes portant un nom propre. Ils traitent de la position de l'analyste dans la cure, de ce qui est conceptualisable en psychanalyse par le truchement des écritures logiques du phallus, qui, rendant pensables les paradoxes de l'objet, tracent des voies comportant des différences spécifiques avec les sciences et la philosophie. Ces chapitres traitent aussi du maniement théorique et clinique de la pulsion de mort. Car, tout en étant, si l'on peut dire, universelle, elle ne se présente pas pareillement chez tous les sujets ; il s'agit donc de savoir pourquoi.

Écrire en tant qu'analyste étant une tâche aussi énigmatique que le déroulement d'une analyse – on sait comment on commence, on ignore tout de la suite –, le lecteur ne trouvera pas tant ici des développements sur ce qui reste ardu dans le texte des fondateurs de la psychanalyse, que la description des sentiers parcourus avec nos patients et à travers nos lectures, chemins de forêt, voire de crête, pour l'abord desquels nous disposons, bien entendu, d'instruments de localisation dans l'espace mais qui, quoique assez sophistiqués, ne vous épargnent pas d'avoir à les tracer.

Last but not least, si nous pouvions dégager un principe, et un seul – ce qui relève déjà de la gageure –, de ce qui guide l'analyste dans la direction de la cure comme dans l'exposition publique qu'il fait de son travail, ce serait que la structure n'existe pas par elle-même, ou en elle-même, mais dans l'invariance à reconstruire dans l'analyse de chaque sujet.

CLINIQUES

CLINIQUES

The Naming of cats is a difficult matter
It isn't just one of your holiday games
You may think at first I'm as mad as a hatter
When I tell you, a cat must have THREE DIFFERENT NAMES
First of all, there's the name that family use daily [...]
All of them sensible everyday names
There are fancier names if you think they sound sweeter
[...] But all of them sensible everyday names
But I tell you, a cat needs a name that's particular,
A name that's peculiar, and more dignified
Else how can he keep up his tail perpendicular...? [...]
Or names of this kind I can give you a quorum...
Names that never belong to more than one cat,
But above and beyond there's still one name left over
And that is the name you never will guess
The name that no human research can discover
BUT THE CAT HIMSELF KNOWS, and will never confess. [...]

T. S. Elliot, *The Naming of Cats*

The Naming of cats is a difficult matter
It isn't just one of your holiday games
You may think at first I'm as mad as a hatter
When I tell you, a cat must have THREE DIFFERENT NAMES
First of all, there's the name that family use daily [...]
All of them sensible everyday names
There are fancier names if you think they sound sweeter
[...] But all of them sensible everyday names
But I tell you, a cat needs a name that's particular,
A name that's peculiar, and more dignified
Else how can he keep up his tail perpendicular...? [...]
Or names of this kind I can give you a quorum...
Names that never belong to more than one cat,
But above and beyond there's still one name left over
And that is the name you never will guess
The name that no human research can discover
BUT THE CAT HIMSELF KNOWS, and will never confess. [...]

T. S. Elliot, *The Naming of Cats*

Parler ou ne pas parler Diana et Jessica

JESSICA OU LE CRACHAT COMME INTERPRÉTATION

Jessica a cinq ans et demi lorsqu'elle vient me voir avec sa mère. Petite, elle ne fait pas physiquement son âge, ses yeux sans regard paraissent très vieux. Elle n'a jamais parlé. Son sourire figé, sans expression, ses lunettes, ses cheveux tirés en arrière et noués en chignon lui donnent l'air d'être sortie d'un livre d'images.

À la maison, elle se débrouille avec les petites tâches ménagères, cherche le beurre et le lait dans le frigo. Depuis quelque cinq ans, elles ont une maison pour elles deux.

Sa mère prendra beaucoup de temps à me raconter des choses simples et douloureuses. Quand sa fille est née, l'homme avec qui elle l'avait conçue n'était plus là, et elle dut rester chez ses parents, figée de surprise et de douleur. Elle partait travailler tous les jours, la laissant aux soins de sa propre mère. Travaillant par quarts, elle ne la voyait vraiment que les week-ends. Elle me parlera de cette période à deux ou trois reprises pendant toute la durée de notre travail – trois ans et demi – et elle le fera comme pour fuir l'image d'un cauchemar qui n'avait que trop duré.

Plus tard, je saurai que ce sont les parents qui avaient interdit la poursuite de la relation, et ce, alors même qu'ils savaient leur fille

Parler ou ne pas parler Diana et Jessica

JESSICA OU LE CRACHAT COMME INTERPRÉTATION

Jessica a cinq ans et demi lorsqu'elle vient me voir avec sa mère. Petite, elle ne fait pas physiquement son âge, ses yeux sans regard paraissent très vieux. Elle n'a jamais parlé. Son sourire figé, sans expression, ses lunettes, ses cheveux tirés en arrière et noués en chignon lui donnent l'air d'être sortie d'un livre d'images.

À la maison, elle se débrouille avec les petites tâches ménagères, cherche le beurre et le lait dans le frigo. Depuis quelque cinq ans, elles ont une maison pour elles deux.

Sa mère prendra beaucoup de temps à me raconter des choses simples et douloureuses. Quand sa fille est née, l'homme avec qui elle l'avait conçue n'était plus là, et elle dut rester chez ses parents, figée de surprise et de douleur. Elle partait travailler tous les jours, la laissant aux soins de sa propre mère. Travaillant par quarts, elle ne la voyait vraiment que les week-ends. Elle me parlera de cette période à deux ou trois reprises pendant toute la durée de notre travail – trois ans et demi – et elle le fera comme pour fuir l'image d'un cauchemar qui n'avait que trop duré.

Plus tard, je saurai que ce sont les parents qui avaient interdit la poursuite de la relation, et ce, alors même qu'ils savaient leur fille

enceinte. Elle était très jeune, habituée à obéir à une mère tyrannique – sans que le père eût jamais son mot à dire – qui n'avait pas jugé bon de lui permettre de poursuivre ses études, et, malgré ses bonnes dispositions, elle avait obtempéré.

Jusqu'à ce qu'elle découvre que le bébé qu'elle embrasse tous les soirs en rentrant, à six mois, ne « lui accroche pas les yeux », ne lui sourit pas, ne bouge pas. Et de s'apercevoir soudain que, depuis sa naissance, sa fille est toujours dans le noir, que sa mère à elle – pendant ses heures de travail – ne l'a jamais prise dans ses bras, ni bercée, ni nommée, ne lui a jamais dit un mot, ni donné un petit jouet pour bébés. Elle réalise alors que la haine dont elle s'était toujours sentie l'objet depuis son enfance persiste plus que jamais, adressée désormais à sa fille. Elle cherche un autre travail, déménagement, seule avec Jessica, décidée à prendre et sa fille et sa vie à bras-le-corps. Cinq ans après, les médecins qui voyaient Jessica s'avisèrent enfin qu'il fallait peut-être consulter un psychanalyste.

Jessica ne fait pas attention à moi pendant que sa mère parle. Un mois après le début de nos séances, elle prend une ou deux couleurs et commence à faire des ronds, à vider le bac à jouets. Sans un geste ni un regard à mon intention. Un jour, elle trouve un grand ours en peluche, aussi grand qu'elle, ce qui lui rendra très difficile la tâche de le soulever. Elle y parvient néanmoins, très énervée et en lançant des cris rauques, qui accompagnent ses gestes saccadés, les seuls dont elle dispose pour le secouer avec énergie, longuement. Comme l'ours est trop grand, ses petites mains n'arrivent pas bien à le saisir, la peluche tombant alors par terre, et elle avec, pour continuer ces mêmes gestes au sol, où au bout de quelques minutes, haletante, elle ne cesse pour autant de crier et de se débattre.

Ce jeu durera très longtemps et elle mettra en jeu son corps chaque fois davantage, essayant de le maîtriser avec toute la surface de sa peau. Cet autre qui, par sa non-résistance, lui échappera toujours, devint peu à peu le trou de sa convoitise.

Pendant cette découverte, elle prononce pour la première fois le nom « Maman ». Et lorsque toutes deux viennent en séance, elle se précipite désormais pour entrer dans le bureau avant moi, afin de jeter par terre – d'un mouvement ample, joyeux et provocateur à la fois – les poupées qui sont placées sur le rebord de la fenêtre. Mais ce geste n'est fait que lorsque j'en ai franchi le seuil. Et si, parlant avec sa mère, je tarde quelques secondes de plus, elle attend toujours le temps qu'il

enceinte. Elle était très jeune, habituée à obéir à une mère tyrannique – sans que le père eût jamais son mot à dire – qui n'avait pas jugé bon de lui permettre de poursuivre ses études, et, malgré ses bonnes dispositions, elle avait obtempéré.

Jusqu'à ce qu'elle découvre que le bébé qu'elle embrasse tous les soirs en rentrant, à six mois, ne « lui accroche pas les yeux », ne lui sourit pas, ne bouge pas. Et de s'apercevoir soudain que, depuis sa naissance, sa fille est toujours dans le noir, que sa mère à elle – pendant ses heures de travail – ne l'a jamais prise dans ses bras, ni bercée, ni nommée, ne lui a jamais dit un mot, ni donné un petit jouet pour bébés. Elle réalise alors que la haine dont elle s'était toujours sentie l'objet depuis son enfance persiste plus que jamais, adressée désormais à sa fille. Elle cherche un autre travail, déménagement, seule avec Jessica, décidée à prendre et sa fille et sa vie à bras-le-corps. Cinq ans après, les médecins qui voyaient Jessica s'avisèrent enfin qu'il fallait peut-être consulter un psychanalyste.

Jessica ne fait pas attention à moi pendant que sa mère parle. Un mois après le début de nos séances, elle prend une ou deux couleurs et commence à faire des ronds, à vider le bac à jouets. Sans un geste ni un regard à mon intention. Un jour, elle trouve un grand ours en peluche, aussi grand qu'elle, ce qui lui rendra très difficile la tâche de le soulever. Elle y parvient néanmoins, très énervée et en lançant des cris rauques, qui accompagnent ses gestes saccadés, les seuls dont elle dispose pour le secouer avec énergie, longuement. Comme l'ours est trop grand, ses petites mains n'arrivent pas bien à le saisir, la peluche tombant alors par terre, et elle avec, pour continuer ces mêmes gestes au sol, où au bout de quelques minutes, haletante, elle ne cesse pour autant de crier et de se débattre.

Ce jeu durera très longtemps et elle mettra en jeu son corps chaque fois davantage, essayant de le maîtriser avec toute la surface de sa peau. Cet autre qui, par sa non-résistance, lui échappera toujours, devint peu à peu le trou de sa convoitise.

Pendant cette découverte, elle prononce pour la première fois le nom « Maman ». Et lorsque toutes deux viennent en séance, elle se précipite désormais pour entrer dans le bureau avant moi, afin de jeter par terre – d'un mouvement ample, joyeux et provocateur à la fois – les poupées qui sont placées sur le rebord de la fenêtre. Mais ce geste n'est fait que lorsque j'en ai franchi le seuil. Et si, parlant avec sa mère, je tarde quelques secondes de plus, elle attend toujours le temps qu'il

faut pour que je la voie balayer toutes les poupées et les fichier pêle-mêle au sol où elles ne seront jamais l'objet d'un seul regard. Ce n'est qu'ensuite qu'elle se jette, avec une énergie sauvage et poussant des cris stridents, sur le nounours blanc qui l'attend sagement assis par terre, appuyé contre le mur. Dès lors, il lui sera toujours difficile de s'arrêter lorsqu'elle lutte de toutes ses forces sur la peluche, excepté lorsqu'elle entendra sa mère parler de son enfance chez ses parents ou nommer sa grand-mère. Alors, elle s'arrêtera brusquement et commencera à se frapper les oreilles, le poing fermé, durement.

Cette année-là, Jessica commence à utiliser ses mains pour visser et dévisser des bouchons et des remontoirs, faire des châteaux de sable pendant les vacances. Mais elle ne supporte pas que sa mère me raconte ses conquêtes et met ses mains sur ses oreilles pour signifier qu'elle ne veut pas entendre dire ce qu'elle montre savoir déjà, pour ne pas savoir ce qu'elle sait : qu'en me parlant, la mère m'introduit dans leurs jeux, dans leur complicité¹. Alors elle bouche ses oreilles même si, à ce moment-là, elle fait un boucan d'enfer avec les Lego, apparemment totalement absorbée dans ses coups désordonnés. Aussi proteste-t-elle bruyamment en entendant sa mère révéler qu'elle l'imité en faisant le nettoyage de la maison, surtout lorsqu'elle passe l'aspirateur, appareil qui la fascine. Pour autant, toute à ses jeux, c'est un cri rauque qu'elle émet, qui n'est pas signe d'angoisse, mais plutôt de concentration.

Et si, dans la rue, elle peut maintenant, à la fin de cette année, lâcher la main de sa mère et avancer toute seule sur le trottoir pour pouvoir se retourner et la regarder venir, en séance, le jeu avec son nounours se poursuit de plus belle, mais *sans qu'une seule fois elle l'ait sucé, mis dans sa bouche, caressé sur un bord, ait trouvé un rythme* pour ses gestes saccadés. Or, ce qui ne manque pas d'être également surprenant face à l'échec de sa tentative de s'en emparer totalement, c'est l'absence de toute réaction de déplaisir, de colère, voire de lassitude. Aucune marque de déception ne vient signer la nécessité de changer de stratégie, ou d'objet.

1. Tous les enfants sont très sensibles au fait que l'un ou les deux parents parlent d'eux, même en termes élogieux, à un étranger. Il est surprenant que Jessica sente à ce point que parler de quelqu'un signifie, en quelque sorte, le donner comme objet.

faut pour que je la voie balayer toutes les poupées et les fichier pêle-mêle au sol où elles ne seront jamais l'objet d'un seul regard. Ce n'est qu'ensuite qu'elle se jette, avec une énergie sauvage et poussant des cris stridents, sur le nounours blanc qui l'attend sagement assis par terre, appuyé contre le mur. Dès lors, il lui sera toujours difficile de s'arrêter lorsqu'elle lutte de toutes ses forces sur la peluche, excepté lorsqu'elle entendra sa mère parler de son enfance chez ses parents ou nommer sa grand-mère. Alors, elle s'arrêtera brusquement et commencera à se frapper les oreilles, le poing fermé, durement.

Cette année-là, Jessica commence à utiliser ses mains pour visser et dévisser des bouchons et des remontoirs, faire des châteaux de sable pendant les vacances. Mais elle ne supporte pas que sa mère me raconte ses conquêtes et met ses mains sur ses oreilles pour signifier qu'elle ne veut pas entendre dire ce qu'elle montre savoir déjà, pour ne pas savoir ce qu'elle sait : qu'en me parlant, la mère m'introduit dans leurs jeux, dans leur complicité¹. Alors elle bouche ses oreilles même si, à ce moment-là, elle fait un boucan d'enfer avec les Lego, apparemment totalement absorbée dans ses coups désordonnés. Aussi proteste-t-elle bruyamment en entendant sa mère révéler qu'elle l'imité en faisant le nettoyage de la maison, surtout lorsqu'elle passe l'aspirateur, appareil qui la fascine. Pour autant, toute à ses jeux, c'est un cri rauque qu'elle émet, qui n'est pas signe d'angoisse, mais plutôt de concentration.

Et si, dans la rue, elle peut maintenant, à la fin de cette année, lâcher la main de sa mère et avancer toute seule sur le trottoir pour pouvoir se retourner et la regarder venir, en séance, le jeu avec son nounours se poursuit de plus belle, mais *sans qu'une seule fois elle l'ait sucé, mis dans sa bouche, caressé sur un bord, ait trouvé un rythme* pour ses gestes saccadés. Or, ce qui ne manque pas d'être également surprenant face à l'échec de sa tentative de s'en emparer totalement, c'est l'absence de toute réaction de déplaisir, de colère, voire de lassitude. Aucune marque de déception ne vient signer la nécessité de changer de stratégie, ou d'objet.

1. Tous les enfants sont très sensibles au fait que l'un ou les deux parents parlent d'eux, même en termes élogieux, à un étranger. Il est surprenant que Jessica sente à ce point que parler de quelqu'un signifie, en quelque sorte, le donner comme objet.

C'est à la maison surtout que des événements nouveaux se produisent : dès que sa mère rentre du travail et met ses chaussons, elle prend les chaussures à talon, les enfle et marche avec, se regardant de haut. Dans le même temps, elle s'empare de la trousse à maquillage et fait semblant de se farder, monte sur le tricycle et commence à pédaler toute seule, tout en ne tolérant pas que sa mère la regarde. De plus, lorsque cette dernière me raconte, en savourant tout ce que cela signifie dans leur vie, que sa fille n'accepte plus d'être mise d'office au lit chez les grands-parents, Jessica se frappe la tête violemment, le poing fermé. Ce qui n'empêche pas, au cours de la même séance, que ses dessins commencent à devenir des formes à trois volumes.

Un matin d'automne, l'anniversaire de Jessica approchant, la mère m'interroge. Elle veut savoir si sa fille a ou non le sens du temps, du jour de la semaine, du lendemain. Car on lui a dit que non (à l'école, certainement), mais, ajoute-t-elle, « lorsque je lui dis que demain est samedi, je ne travaille pas » ou bien « à la fin du mois de novembre, c'est ton anniversaire », elle est vraiment très contente. Je dis à la mère que chaque enfant est différent et, avant de pouvoir trouver une suite à cette demi-réponse, elle me rétorque avec un grand sourire : « Vous apprenez en même temps que moi ! »

Le rocking auquel elle se livre depuis toujours ne dure plus autant qu'avant et, détail curieux, elle s'exhibe volontiers en le réalisant désormais face aux visiteurs à la maison, avant que de cesser pour retourner jouer dans sa chambre toute seule. Le détail est effectivement curieux car, avant l'arrivée inopinée ou non d'une visite, elle jouait sans se balancer. Elle fait la différence, concernant ses demandes – qui commencent à apparaître –, entre la nourrice et sa mère. Et ce n'est qu'à cette dernière que celles-ci s'adressent, avec force mimiques et en désignant les objets qu'elle souhaite. Quand j'appuie ce que la mère énonce, en lui disant « Oui, Jessica ! », elle rétorque « Non », crache, et, comme je ne lui adresse aucune observation, s'arrête.

Pendant l'hiver, la maîtrise de son schéma corporel s'affirme, elle se tient debout sur une seule jambe, fait le grand écart. En séance, elle se balance avec l'ours dans un rocking effréné et simultanément lui lance « Crie ! » pendant qu'elle se frappe la tête de ses poings et de toutes ses forces. Mais, fait nouveau, elle s'arrête d'elle-même, demande par gestes à sa mère de lui faire un dessin et, pendant le temps où sa mère s'exécute, reprend son nounours pour faire semblant

C'est à la maison surtout que des événements nouveaux se produisent : dès que sa mère rentre du travail et met ses chaussons, elle prend les chaussures à talon, les enfle et marche avec, se regardant de haut. Dans le même temps, elle s'empare de la trousse à maquillage et fait semblant de se farder, monte sur le tricycle et commence à pédaler toute seule, tout en ne tolérant pas que sa mère la regarde. De plus, lorsque cette dernière me raconte, en savourant tout ce que cela signifie dans leur vie, que sa fille n'accepte plus d'être mise d'office au lit chez les grands-parents, Jessica se frappe la tête violemment, le poing fermé. Ce qui n'empêche pas, au cours de la même séance, que ses dessins commencent à devenir des formes à trois volumes.

Un matin d'automne, l'anniversaire de Jessica approchant, la mère m'interroge. Elle veut savoir si sa fille a ou non le sens du temps, du jour de la semaine, du lendemain. Car on lui a dit que non (à l'école, certainement), mais, ajoute-t-elle, « lorsque je lui dis que demain est samedi, je ne travaille pas » ou bien « à la fin du mois de novembre, c'est ton anniversaire », elle est vraiment très contente. Je dis à la mère que chaque enfant est différent et, avant de pouvoir trouver une suite à cette demi-réponse, elle me rétorque avec un grand sourire : « Vous apprenez en même temps que moi ! »

Le rocking auquel elle se livre depuis toujours ne dure plus autant qu'avant et, détail curieux, elle s'exhibe volontiers en le réalisant désormais face aux visiteurs à la maison, avant que de cesser pour retourner jouer dans sa chambre toute seule. Le détail est effectivement curieux car, avant l'arrivée inopinée ou non d'une visite, elle jouait sans se balancer. Elle fait la différence, concernant ses demandes – qui commencent à apparaître –, entre la nourrice et sa mère. Et ce n'est qu'à cette dernière que celles-ci s'adressent, avec force mimiques et en désignant les objets qu'elle souhaite. Quand j'appuie ce que la mère énonce, en lui disant « Oui, Jessica ! », elle rétorque « Non », crache, et, comme je ne lui adresse aucune observation, s'arrête.

Pendant l'hiver, la maîtrise de son schéma corporel s'affirme, elle se tient debout sur une seule jambe, fait le grand écart. En séance, elle se balance avec l'ours dans un rocking effréné et simultanément lui lance « Crie ! » pendant qu'elle se frappe la tête de ses poings et de toutes ses forces. Mais, fait nouveau, elle s'arrête d'elle-même, demande par gestes à sa mère de lui faire un dessin et, pendant le temps où sa mère s'exécute, reprend son nounours pour faire semblant

de lui parler doucement à l'oreille. Cela dit, l'expression « faire semblant », c'est « pour nous ». Pour elle, ce n'en est pas.

Car cette mimique est un événement en soi et un changement à l'égard de l'objet qui se laisse lire dans ce que la mère raconte de ses faits et gestes à la maison. Jusqu'ici elle n'avait jamais pu tolérer la présence, chez elle, d'aucun enfant plus petit. Maintenant elle peut s'en accommoder sans faire de violentes crises de jalousie, même si au départ de sa jeune cousine, elle recommence à cracher.

Le second automne du traitement, pendant que la mère me parle, elle lui fait des scènes d'amour, la regardant droit dans les yeux, lui prenant les deux mains et se balançant maintenant de façon rythmique, faisant avec sa bouche des bruits divers et en riant. Pour la première fois, je note, à la fin de la séance, que tout ce qu'elle vient de faire signifie que je lui arrache sa mère, dangereusement.

Le printemps suivant, elle cherche à jouer et à dessiner assise sur mon giron, ce qui va durer un certain temps, ponctué par l'apparition, difficile, du phonème « de » qu'elle prononce à la façon d'une consonne liquide, comme en russe (il n'y a personne qui fasse de même dans son entourage). Ses gestes, paroles qui passent par le corps, deviennent plus précis et fins, comme si, devenue une icône vivante, cela lui suffisait pour maintenir un lien à l'autre, dans lequel le besoin et la première phase du narcissisme s'accroissent fort bien de l'absence de parole.

Ceci constituera un nœud que la cure ne pourra pas défaire. Mais je ne le sais pas encore car durant ces séances, elle commence, pour la première fois, à s'adresser à moi, à toucher mon corps. Aussitôt rentrée dans le bureau, elle jette par terre tout ce qu'elle trouve comme éléments de travail (je n'y dépose pas d'affaires personnelles) pour ensuite monter sur mes genoux – ce qui ne serait pas, en principe, admis à un enfant qui parle – et faire face à sa mère. S'asseoir sur mon giron montre la naissance d'une pulsion avec laquelle elle s'empare et de mon corps par-derrière, et du visage maternel par-devant. Comme si elle s'adjoignait ma masse en se fondant à moi, pour « faire le poids », comme condition pour ressembler à l'autre de l'amour.

Cette deuxième année de travail va connaître un événement fortuit, mais d'une extrême importance, dont nous avons un temps cru, à tort, qu'il permettrait un changement de registre. Un jour de brouillard, le soir tombé, marchant avec sa mère dans la rue, Jessica entend, par la porte entrouverte d'une boulangerie, une voix d'homme

de lui parler doucement à l'oreille. Cela dit, l'expression « faire semblant », c'est « pour nous ». Pour elle, ce n'en est pas.

Car cette mimique est un événement en soi et un changement à l'égard de l'objet qui se laisse lire dans ce que la mère raconte de ses faits et gestes à la maison. Jusqu'ici elle n'avait jamais pu tolérer la présence, chez elle, d'aucun enfant plus petit. Maintenant elle peut s'en accommoder sans faire de violentes crises de jalousie, même si au départ de sa jeune cousine, elle recommence à cracher.

Le second automne du traitement, pendant que la mère me parle, elle lui fait des scènes d'amour, la regardant droit dans les yeux, lui prenant les deux mains et se balançant maintenant de façon rythmique, faisant avec sa bouche des bruits divers et en riant. Pour la première fois, je note, à la fin de la séance, que tout ce qu'elle vient de faire signifie que je lui arrache sa mère, dangereusement.

Le printemps suivant, elle cherche à jouer et à dessiner assise sur mon giron, ce qui va durer un certain temps, ponctué par l'apparition, difficile, du phonème « de » qu'elle prononce à la façon d'une consonne liquide, comme en russe (il n'y a personne qui fasse de même dans son entourage). Ses gestes, paroles qui passent par le corps, deviennent plus précis et fins, comme si, devenue une icône vivante, cela lui suffisait pour maintenir un lien à l'autre, dans lequel le besoin et la première phase du narcissisme s'accrochent fort bien de l'absence de parole.

Ceci constituera un nœud que la cure ne pourra pas défaire. Mais je ne le sais pas encore car durant ces séances, elle commence, pour la première fois, à s'adresser à moi, à toucher mon corps. Aussitôt rentrée dans le bureau, elle jette par terre tout ce qu'elle trouve comme éléments de travail (je n'y dépose pas d'affaires personnelles) pour ensuite monter sur mes genoux – ce qui ne serait pas, en principe, admis à un enfant qui parle – et faire face à sa mère. S'asseoir sur mon giron montre la naissance d'une pulsion avec laquelle elle s'empare et de mon corps par-derrière, et du visage maternel par-devant. Comme si elle s'adjoignait ma masse en se fondant à moi, pour « faire le poids », comme condition pour ressembler à l'autre de l'amour.

Cette deuxième année de travail va connaître un événement fortuit, mais d'une extrême importance, dont nous avons un temps cru, à tort, qu'il permettrait un changement de registre. Un jour de brouillard, le soir tombé, marchant avec sa mère dans la rue, Jessica entend, par la porte entrouverte d'une boulangerie, une voix d'homme

remercier et s'en aller. Aussitôt, sans voir qu'il était parti, elle se précipite à l'intérieur pour le chercher et, voyant qu'il n'y est plus, s'élance dans la rue pour le suivre, traînant sa mère par la main, avec une précipitation crispée, inexistante auparavant. L'homme s'est déjà évanoui dans le brouillard et Jessica, d'une façon fort surprenante, s'en montre très dépitée.

La voix de cet homme inconnu d'elle était celle de son géniteur. Elle ne l'avait entendue que deux fois (en dehors du ventre maternel) quand, vers ses douze mois, il avait rendu visite à sa mère pour lui proposer la reprise de leur relation. Éconduit sans trop de ménagements, il n'était plus revenu. Pendant que sa mère me racontait cet épisode surprenant à plus d'un titre, Jessica, qui se tenait dressée sur mes genoux, monta sur le bureau (jamais elle ne l'avait fait auparavant) et s'y allongea, un peu ramassée sur elle-même, son visage montrant une expression de tristesse rêveuse que je ne lui avais jamais vue.

Les mois suivants, quelques-uns de ses gestes révéleront, localement certes, mais en profondeur, le bouleversement que cette rencontre inattendue et son récit en séance avaient produit. Trois mois après, déjà, des dessins, de couleur marron, ne marquaient plus seulement les trois volumes du corps humain, mais représentaient en plus, pour l'un d'eux en tout cas, un petit corps dont la tête se redressait. Pendant cette période, à la fin d'une séance, Jessica me prit les deux mains longuement et posa sa tête dans leur creux, les humant profondément.

Avec sa mère, les jeux deviennent plus complexes : la fille, désignant tour à tour un objet isolé ou un ensemble, maintient l'index pointé sans faiblir jusqu'à ce que la mère donne la bonne réponse : « Il fait gris », « le ciel est bleu », « le soleil brille »... Cette réassurance mutuelle – du fait des acquisitions de Jessica – permet qu'elles supportent leur éloignement quand celle-ci passe une semaine de vacances avec son école. Cependant, la mère note que la séance est devenue la scène des grandes manifestations d'amour, inexistantes – pour elle – ailleurs ou à d'autres moments. Je commente seulement en parlant de la peur de la séparation. La mère acquiesce, mais dit ne pas comprendre pourquoi.

Au début de notre troisième et dernier automne (je ne le sais pas encore), j'apprends que Jessica a craché continuellement pendant tout l'été et que sa mère dut lui interdire le canapé où elle se berçait dans un rocking effréné, le signe de l'interdiction étant de lui montrer le pouce accompagné de « *Pas Une !* » (fois de plus..., etc.). Nous

remercier et s'en aller. Aussitôt, sans voir qu'il était parti, elle se précipite à l'intérieur pour le chercher et, voyant qu'il n'y est plus, s'élance dans la rue pour le suivre, traînant sa mère par la main, avec une précipitation crispée, inexistante auparavant. L'homme s'est déjà évanoui dans le brouillard et Jessica, d'une façon fort surprenante, s'en montre très dépitée.

La voix de cet homme inconnu d'elle était celle de son géniteur. Elle ne l'avait entendue que deux fois (en dehors du ventre maternel) quand, vers ses douze mois, il avait rendu visite à sa mère pour lui proposer la reprise de leur relation. Éconduit sans trop de ménagements, il n'était plus revenu. Pendant que sa mère me racontait cet épisode surprenant à plus d'un titre, Jessica, qui se tenait dressée sur mes genoux, monta sur le bureau (jamais elle ne l'avait fait auparavant) et s'y allongea, un peu ramassée sur elle-même, son visage montrant une expression de tristesse rêveuse que je ne lui avais jamais vue.

Les mois suivants, quelques-uns de ses gestes révéleront, localement certes, mais en profondeur, le bouleversement que cette rencontre inattendue et son récit en séance avaient produit. Trois mois après, déjà, des dessins, de couleur marron, ne marquaient plus seulement les trois volumes du corps humain, mais représentaient en plus, pour l'un d'eux en tout cas, un petit corps dont la tête se redressait. Pendant cette période, à la fin d'une séance, Jessica me prit les deux mains longuement et posa sa tête dans leur creux, les humant profondément.

Avec sa mère, les jeux deviennent plus complexes : la fille, désignant tour à tour un objet isolé ou un ensemble, maintient l'index pointé sans faiblir jusqu'à ce que la mère donne la bonne réponse : « Il fait gris », « le ciel est bleu », « le soleil brille »... Cette réassurance mutuelle – du fait des acquisitions de Jessica – permet qu'elles supportent leur éloignement quand celle-ci passe une semaine de vacances avec son école. Cependant, la mère note que la séance est devenue la scène des grandes manifestations d'amour, inexistantes – pour elle – ailleurs ou à d'autres moments. Je commente seulement en parlant de la peur de la séparation. La mère acquiesce, mais dit ne pas comprendre pourquoi.

Au début de notre troisième et dernier automne (je ne le sais pas encore), j'apprends que Jessica a craché continuellement pendant tout l'été et que sa mère dut lui interdire le canapé où elle se berçait dans un rocking effréné, le signe de l'interdiction étant de lui montrer le pouce accompagné de « *Pas Une !* » (fois de plus..., etc.). Nous